

Braqueurs sous influence



Elsa Ferini

Braqueurs sous influence

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3917-8

Dépôt légal : juin 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Les personnages de ce roman sortent de l'imagination de l'auteur, les lieux sont fictifs et les évènements ne se sont jamais produits. Toute ressemblance avec des personnages, des lieux et des évènements existants ou ayant existés est une coïncidence.

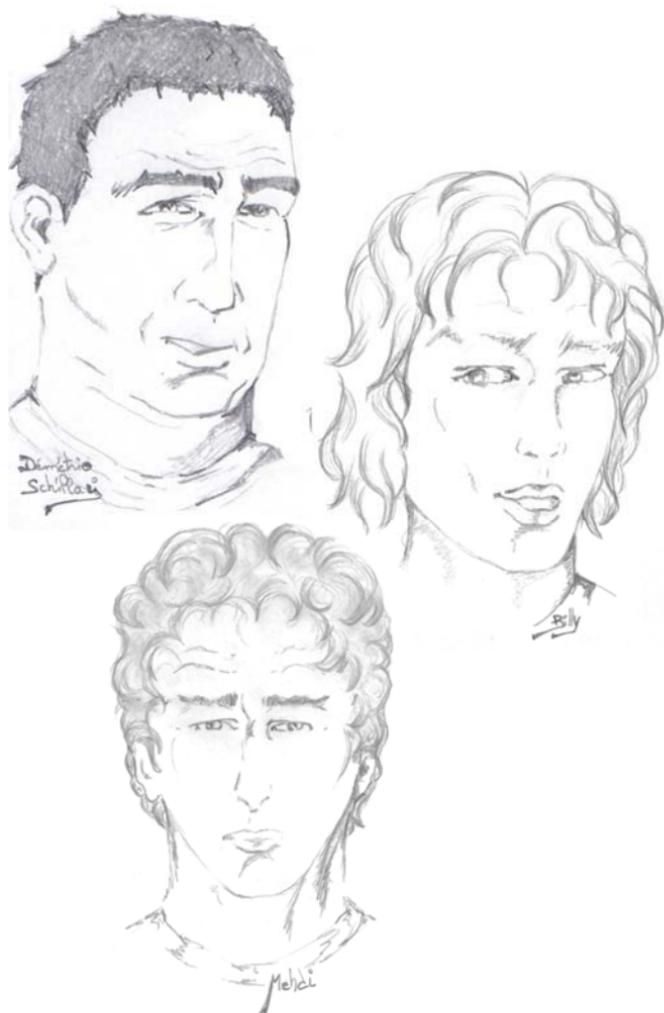
GALERIE DES PERSONNAGES

Croquis d'ELSA FERINI

LE CLAN SORIANO



...PAR ADOPTION



LES FLICS D'ICI



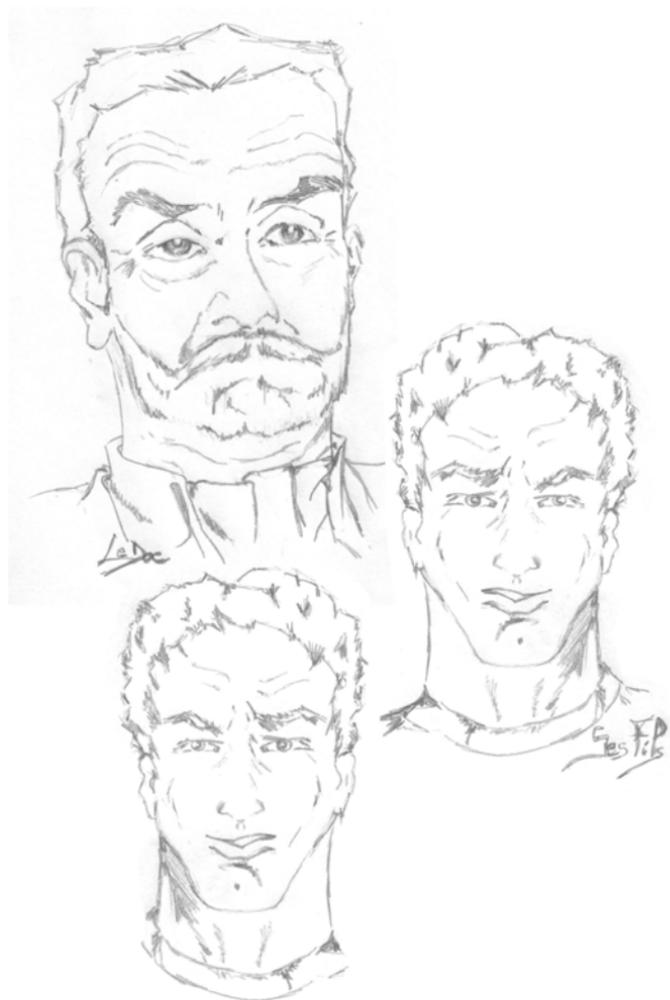
...ET D'AILLEURS



LES LIBANAIS



LES INQUIETANTS



– Qu’est-ce que je fiche dans ce merdier ? pensa Eddy. Juste là devant lui, la rue avait le calme d’avant la tempête. Les oiseaux s’étaient arrêtés de voler, le vent de souffler. Les feuilles des jeunes bouleaux qui bordaient la chaussée frémissaient à peine dans la zone délimitée par la police, comme s’il y avait eu danger à se faire remarquer. Il fallait attendre, ça n’allait pas être long.

– T’éloigne pas de moi, petit.

Eddy y allait à l’esbroufe. Il n’était pas à son aise, mais ne voulait pas l’avouer. Avec son équipe, ils étaient en renfort sur le site d’un braquage en cours. Ils n’auraient jamais dû se trouver là, en plein centre de Tournai, alors qu’ils dépendaient de l’arrondissement de Mons, à plus de cinquante kilomètres. A cette heure d’affluence, si ça dérapait, la scène pouvait tourner au massacre. La rue avait été fermée en amont et en aval de la banque. Entre ces deux barrages, pas un bruit, au-delà, la cohue.

– T’inquiète pas, boss. Un peu d’action, ça peut pas faire de mal.

Le boss, c’était lui. Inspecteur Principal de la Police Judiciaire Fédérale spécialisé dans la répression du grand banditisme, poste qu’Eddy

Zuckowsky assumait comme on porte sa croix. Ivan Bouwens, un de ses équipiers aspirant au poste, avait le profil d'un gamin, malgré ses 34 ans passés. Un grand dégingandé à la tignasse rousse et aux taches de rousseur disgracieuses qui s'était pris de passion pour cette profession au contact de Jack. Ah, Jack ! Ce cher Jacky Fauconnier, qui avait dirigé l'équipe avec maestria durant ses années de gloire, les avait tous formés à la sauce « Casse-cou et compagnie ». Les résultats étaient beaux, mais on ne joue pas éternellement avec la mort. Criblé, au sens propre, il avait dû se mettre au vert en intégrant le service de protection de la jeunesse. Depuis une paire d'années, Eddy, qui avait toujours su dissimuler ses faiblesses dans l'ombre de Jack, s'était retrouvé au devant de la scène, rôle pour lequel il n'était pas taillé. De plus, les enquêtes que Jack avaient menées en sous-main, parce que si Jack avait lâché le grand banditisme, le grand banditisme n'avait jamais pu lâcher Jack, l'avaient auréolé, lui. Un comble. Et voilà qu'encore une fois, il se retrouvait au charbon, comme ça, par hasard. Ils étaient trois, avec Luc Richard, à se rendre chez les confrères de Tournai pour comparer leurs dossiers respectifs dans lesquels des points communs avaient émergé. Et puis tout s'était emballé. Des effectifs insuffisants, la proximité du lieu du braquage, l'imminence de la sortie des écoles, ils avaient été instamment priés de se joindre aux forces d'intervention sur le champ.

– Détrompe-toi, gamin. Ça peut faire très mal.

Eddy, qui passait de peu la quarantaine, semblait porter deux fois son âge, d'où son paternalisme. Bedonnant, il préférait se sentir à l'aise dans ses vêtements de bonne coupe, qu'étriqué comme

aujourd'hui dans un gilet pare-balles trop serré. Il tenait plus d'un Maigret que d'un Starsky ou d'un Hutch. De l'autre côté de la rue, Luc l'avait rassuré d'un signe. L'arme vissée dans la main, le grand flic se donnait beaucoup de mal pour montrer cette façade rassurante. L'image surfaite se craquelait de minute en minute. Finalement, ils étaient tous pareils, ce qui n'apaisait pas Eddy.

– Ils sortent ! cria quelqu'un. Le cœur d'Eddy prit de la vitesse. Son 9 mm, qu'il ne s'était pas encore résigné à empoigner dans l'espérance d'un dénouement dans lequel il n'aurait pas sa place, s'était matérialisé entre ses doigts. Il s'adossa à la Peugeot banalisée qui l'avait amené là. Avec un autre véhicule des forces de police, ils formaient un entonnoir derrière lequel six flics, avec lui, se tenaient en position de tir. De l'autre côté, à une trentaine de mètres, une configuration identique devait abriter quatre ou six autres malheureux. L'alarme de la banque avait sonné depuis cinq minutes tout au plus, ce qui n'avait amené sur place qu'un nombre restreint de représentants de l'ordre, les plus proches du site. L'alerte à la bombe de la gare de Tournai, pas étrangère au braquage en cours, avait monopolisé la quasi-totalité des effectifs une demi-heure plus tôt. Personne n'avait de détails sur la situation. L'opération était de taille, et de le savoir donnait lieu à tout un tas de spéculations. Eddy entendit le son d'une cloche. Il regarda Ivan avec un air interrogateur, puis se tourna vers l'autre véhicule. L'inspecteur Principal Brooks qu'il rencontrait à Tournai lui rendit son regard dubitatif. La double porte monumentale qui se trouvait juste derrière

Brooks s'ouvrit. On y lisait en grosses lettres rouges les mots « Ecole de la langue des signes ».

– Empêchez-les de sortir ! hurla Brooks en comprenant la catastrophe qui s'annonçait. Les enfants se mirent à débouler de l'établissement comme le sable d'un sablier cassé. Sans comprendre, les parents commencèrent à sortir des voitures garées en double file en aval du barrage. L'évacuation de la rue n'était pas terminée. Pas assez de temps, pas assez d'effectifs. Les quatre flics terrés derrière la voiture blanche à bandes bleue et rouge se précipitèrent en gesticulant pour refouler les gosses engagés dans la rue en direction de la banque.

– Il nous faut des renforts ! Vite ! intima Brooks à un de ses équipiers qui s'était rué sur sa radio. En quelques secondes, il y avait des mêmes partout. Les flics hurlaient, mais les gosses n'entendaient rien, ne comprenaient pas, couraient sans savoir pourquoi. Abasourdi, Eddy perçut le démarrage du moteur du quatre-quatre qui patientait devant la banque. Il se retourna.

– Non, ils ne vont pas faire ça !

– Je crois bien que si, renvoya Ivan en écarquillant les yeux de stupeur, devinant ce qui se préparait. Le très gros véhicule aux pare-chocs proéminents, un Dodge semblable à ceux qu'on pouvait voir dans les films d'action américains, avait ouvert ses portières. Eddy cria de toutes ses forces vers Brooks et pointa du doigt l'engin qui s'apprêtait à engloutir les braqueurs. Jamais Eddy n'avait été confronté à une situation aussi démentielle. La panique l'avait gagné à la vitesse de l'éclair, elle gagna tout le monde. Les enfants aussi. Ils s'étaient dispersés comme si quelqu'un avait lancé un caillou dans la mare. Les

parents arrivaient grossir le flot, cherchant frénétiquement leur progéniture. Six flics ne maîtrisant plus rien, c'était le tableau qui se dessinait quand les braqueurs sortirent de la banque. Eddy s'appuya sur le capot pour viser les malfrats. Ivan repoussa de toutes ses forces les gamins à sa portée, s'exposant, imité par Brooks et Luc Richard. La situation leur échappait et elle allait empirer dans une poignée de secondes.

– Et les renforts, bordel ! cria Eddy à Brooks. Le flic blond secoua la tête de droite à gauche, signe qu'ils allaient devoir affronter seuls ce qui leur tomberait dessus.

– Mais qu'est-ce que je fiche dans ce merdier ? répéta-t-il pour lui-même. Le premier braqueur sortit. Il jeta un regard vers lui avant d'épauler un lourd fusil et de viser le fond de la rue.

– C'est pour nous.

Comme s'il avait pu en être autrement. Comme si le nez du quatre-quatre noir dirigé vers lui avait pu se détourner et amorcer une fuite dans la direction opposée, vers cette partie de la rue étrangement calme et si éloignée de tout. Comme si Eddy n'allait pas devoir affronter son destin et ses peurs. Ses tripes se contractèrent à en pleurer. Il se mit à suer. A son tour, un complice sortit de la banque. Ils étaient habillés de combinaisons anthracite. Des cagoules masquaient leur visage. Des fusils d'assauts semi-automatiques alourdissaient leurs mains. Le second type épaula dans leur direction. Eddy crut mourir.

– Ivan, couche-toi !

Sa voix, plus forte, vacillait dans l'air électrique. Ivan ne l'avait pas entendu, mais il aurait de toute

façon continué de mettre les enfants à l'abri, ce qu'il aurait peut-être dû faire aussi. Il était perdu. Eddy se sentait bouffé par la panique. Il aurait voulu la freiner mais il ne pouvait pas. Ses mouvements se bloquaient dans leur élan, ses pensées n'étaient plus qu'un brouillard trouble. L'oxygène manquait déjà. Et ce soleil qui brillait de toutes ses forces. Derrière le tireur, deux autres hommes en gris s'étaient faufiletés et avaient grimpé à l'arrière avec de lourds sacs, l'arme en bandoulière. Ils allaient démarrer et foncer vers lui, emboutir le barrage avec leur char d'assaut. L'esprit d'Eddy se décomposa en séquences chaotiques, des visions terribles couvrirent la réalité, la noircissant anticipativement. Ivan atterrit à ses côtés. Il sursauta.

– Plus de gosses de ce côté. Faut qu'on fasse diversion pour les autres.

Et il semblait sérieux en plus. Faire diversion...s'exposer...risquer sa vie.

– On est trop peu nombreux. C'est de la folie !

Ivan sourit et lui adressa un clin d'œil en se positionnant sur le capot, l'arme prête à faire feu. Il était trop jeune, il ne se rendait pas compte. Des fusils d'assaut, que pouvaient-ils faire contre des fusils d'assaut ?

– T'inquiète pas, Boss. Et puis, faut bien qu'un ou deux crétins s'y collent, pas vrai.

Le quatre-quatre démarra, les phares allumés comme deux lucioles inutiles en pleine lumière, toutes les vitres latérales baissées. Les canons y étaient posés. L'éclat métallique joua avec les rayons du soleil, les menaçant de plus belle. La respiration d'Ivan s'accéléra, il tenta de souffler comme un chiot nerveux pour se calmer. Il comprenait enfin, Eddy

n'était plus seul à ressentir le danger maintenant. La maigre satisfaction qu'il en retira s'évanouit en un quart de seconde. Le ciel s'assombrit un instant, juste le temps de laisser la calandre du quatre-quatre se jeter sur eux. Les yeux d'Eddy ne purent s'en détacher quand elle s'agrandit, zoomée par magie. La première rafale partit du Steyr que serrait Lennie Brooks. Elle toucha le pare-brise qui sa lézarda. Les coups de feu servirent de déclencheur à une foudre dantesque. Les fusils d'assaut crachèrent le feu à l'unisson, déchirant tout ce qui se trouvait dans la ligne de mire. Les flics eurent juste le temps de s'aplatir derrière les fines carrosseries qui furent immédiatement trouées comme de la frigolite piquée par des gosses. Les briques des façades éclatèrent, les arbustes de bordures fauchés sans pitié, les vitres des habitations explosées en milles morceaux sous les impacts. Eddy se boucha les oreilles, ne pouvant en supporter plus. Il allait mourir de la pire façon. Y en avait-il de bonnes ? Quand les armes se turent, un passant s'effondra, mortellement touché. Un gosse se trouvait là aussi. Un petit blondinet d'une dizaine d'années planté au milieu de ce jeu de quille, prêt à être fauché. Ivan le vit. En une demi-seconde, le même se retrouva sur la trajectoire du bolide lancé vers eux. Ivan se propulsa comme un boulet de canon vers le même hagard qui restait là sans bouger. Les flics avaient repris leur position de tir pour s'en expulser immédiatement. Le jeune flic empoigna le petit au moment où les véhicules de police, défoncés par l'avant du monstre, éclatèrent vers les trottoirs. Ce fut l'instant du choc. Les fusils d'assaut se remirent à gueuler. Eddy vida le chargeur de son Glock 17, maigre puissance à opposer à la foudre. Couché sur le

béton, il continua d'actionner nerveusement la détente longtemps après que les balles lui eurent manqué. Le barrage dépassé et l'adversaire facilement écrasé, les canons rentrèrent dans le quatre-quatre, et, l'espace d'un souffle, ou peut-être moins, Eddy croisa le regard du passager arrière. Le type lui sourit du fond de ses yeux vides, lui glaçant le sang. Le bolide accéléra. Un cri s'éleva. La foule s'agita. Le soleil brillait de nouveau.

– Vite, un médecin !

Eddy, encore sous le choc, tourna la tête. Ivan ne bougeait pas. Couché sur le flanc, il tenait le gamin dans un cocon. Une flaque noire l'entourait doucement.

– Non, qu'est-ce que t'as fait ? hurla-t-il à son collègue. Il se précipita et se jeta à genou dans la flaque. Les rayons indécents se reflétaient dans le sang. Eddy libéra le gamin en prenant Ivan dans ses bras. Sa bouche s'entrouvrit. Le sang bouillonnait en flots de la gorge du jeunot. Il y en avait tellement. Il plaqua sa main sur le cou déchiré par une balle et serra. Le liquide couvrait sa main, ruisselant entre ses doigts, imbibant sa manche. Impossible de le retenir. La détresse submergea Eddy quand le rouquin le fixa de ses yeux déjà morts. Il balbutia. Aucun son ne passa ses lèvres bleues.

– Me lâche pas ! cria-t-il alors que les acteurs involontaires de ce drame s'étaient placés autour d'eux. Le silence tomba comme une chape. Ivan voulait s'excuser avec ce regard de chien battu, mais c'était Eddy qui n'avait pas été à la hauteur. Il ne put retenir ses larmes quand le gosse serra sa main avant de la lâcher définitivement. Il ne bougea plus. Des mots en vrac tranchèrent le silence de leur bulle. Eddy

lui parla, et parla encore, alors même que le gosse n'entendait plus, complètement trempé de sang chaud. Il resta avec lui jusqu'à l'arrivée de l'inutile ambulance. Il s'assit sur le trottoir quand elle fût partie, la tête entre les mains, la culpabilité sur les épaules. Il sanglota comme un enfant, un enfant traumatisé.

*
* *

Il y avait beaucoup de va-et-vient aujourd'hui. Le centre fermé pour jeunes délinquants laissait partir ses protégés le samedi matin pour les reprendre le dimanche soir. Les chanceux qui s'étaient comportés correctement et à qui il restait un semblant de famille pour les accueillir, ce qui n'était pas souvent le cas, pouvaient goûter à la vie normale deux week-ends par mois. Ils devaient, pour cela, ne pas constituer un danger pour autrui, ni pour eux-mêmes, et montrer une certaine bonne volonté à la réinsertion. Mehdi Fez était de ceux-là.

– On t'a volé ta montre, nom d'un chien, Jack ! C'est samedi aujourd'hui et je t'attends depuis le p'tit dej.

– Tu crois pas si bien dire. Rien qu'à traverser ce bâtiment pour venir te chercher, je risque ma peau, moi. C'est rempli de vauriens, ici.

L'adolescent se jeta sur Jack comme on entame un match de catch. Le grand flic, réellement taillé pour les sports de ce type, le souleva facilement et le jeta sur son lit avant qu'ils n'éclatent de rire. Jack aimait à penser que ce garçon aurait pu être son fils. Ils se

trouvaient pas mal de points communs, tous les deux, malgré la différence de leurs origines. Depuis qu'il travaillait au service de protection de la jeunesse, le flic avait trouvé une nouvelle voie. Il sauvait des gosses, il les remettait dans le droit chemin, et il aimait ça. Avant, il arrêtait des braqueurs, les tuait même parfois, bataillait contre la violence et le crime avec cette même violence qui faisait de lui un être craint, sans que rien ne change jamais. Maintenant, il prenait le mal à la racine et ses bons résultats le confortaient. Pour Mehdi, c'était aller plus loin. Le gosse avait été enfermé pour de multiples vols, coups et blessures sévères, et autres joyeusetés qui font le quotidien des gens de la rue. A dix-sept ans, il avait déjà trois ans de centre derrière lui. Il n'avait pas de famille, hormis un père qu'il avait voulu étrangler la seule fois où le vieux Maghrébin avait tenté une visite au centre. Jack avait proposé aux éducateurs de lui servir de « parrain ». On n'y avait opposé aucun veto, mais Mehdi n'avait pas tout de suite vu ça d'un bon œil. Jack avait pris le gamin sous son aile depuis plusieurs mois, suivit ses progrès dans sa nouvelle formation professionnelle avec attention, il le secouait s'il le fallait, et Mehdi vivait cet intérêt comme une vraie amitié. C'était juste qu'il n'en parlait pas aux autres. Etre officiellement parrainé par un flic et continuer de vivre au beau milieu des petites crapules, c'était une autre affaire. L'idée avait fait son chemin et Mehdi avait fini par défendre bec et ongles son statut de « filleul de flic ». Mais Jack n'était pas juste un flic, et tous le savaient.

– Vous me le ramenez dimanche soir, Inspecteur ? demanda un éducateur qui passait dans le couloir.

– Pas de problème. De toute façon, qui supporterait ce morveux plus de deux jours ?

Mehdi lui balança un coup de poing dans l'épaule en riant.

– Dis plutôt que t'es trop content de m'avoir à la maison. Avec toutes tes bonnes femmes, t'as plus un seul mot à dire.

Il n'avait pas tort. Depuis que Léonora avait accepté de partager sa vie, que Victoire était née treize mois plus tôt, et que Pauline, la plus belle chose, la seule d'ailleurs, que lui ait donné Mercedes, sa première femme, avait rejoint la petite famille, il avait bien du mal à imposer sa présence masculine.

– Prends ton sac avant que je ne te fasse avaler ton sourire arrogant. Si tu crois que tu ne seras pas un jour pris dans les filets d'une jolie femme, tu te trompes.

Ils sortirent en plaisantant de plus belle sur leur condition d'homme et montèrent dans la voiture.

– On m'a dit que tu avais bien bossé cette semaine.

– T'es toujours au courant de tout. Si je traverse pas dans les clous, tu le sauras avant que j'aie rejoint le trottoir d'en face. Evidemment que j'ai bien bossé. Ça me plaît bien, la mécanique. T'avais raison, Jack. Je crois que je peux faire quelque chose avec ces mains-là, en fin de compte.

– Ça aussi, je le savais. Sinon, à quoi ça servirait d'être flic.

Le gamin sourit. Il avait ce sourire enjôleur qui faisait craquer les filles. Les cheveux corbeau, les yeux presque noirs et la peau noisette, il ne pouvait cacher ses origines. Il aurait voulu pourtant. Sa mère qu'il adorait était morte d'avoir été trop longtemps

soumise à un homme qui avait tout de la parfaite crapule, et c'était à elle qu'il aurait voulu ressembler. Après sa mort pseudo-accidentelle, Mehdi avait tourné mal, mais le fond était bon, Jack en était persuadé. Sinon, à quoi ça aurait servi d'être flic.

– Et toi, superflic, t'as encore sauvé du peuple cette semaine ?

– Mon quota habituel, sans plus.

Comme le gamin, Jack pouvait revendiquer un statut de rescapé. Il avait survécu à de nombreuses années de PJ, à plusieurs balles dans le buffet, à un coma profond, à un pontage cardiaque et à l'ablation d'une moitié de poumon goudronné. Etrangement, le plus dur avait été de survivre à sa rencontre avec Léonora, mais « ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts. » disait un homme avisé, alors personne ne pourrait plus venir à bout de sa carcasse, c'était certain. Sur son visage buriné, entre ses traits francs et à travers son regard bleu acier, on devinait un homme marqué, mais on pouvait aussi deviner, si on y prenait bien garde, un fonceur que rien n'arrêtait, et qu'une trempe hors du commun avait toujours mené à bon port.

– Je peux te demander un service, Jack ?

Le paysage défilait sous un soleil de plomb. Ce mois de novembre n'annonçait pas un hiver rigoureux, mais les éléments étaient capricieux et en perpétuel mouvement. Mieux valait éviter les pronostics.

– Si je peux t'aider, je le ferai. Tu connais la catégorie des services que je ne te rendrais pas, alors, vas-y, dis-moi tout.

Les deux hommes avaient établi une sorte de charte avant que Jack ne décide d'adopter, pour ainsi dire, Mehdi. Pas d'histoires de fric, de drogue, de vol, ou quoi que ce soit d'autre qui aurait pourri la confiance que Jack lui accordait. Le gamin ne se servirait pas non plus de sa qualité de flic pour obtenir certains privilèges.

– Rien d'illégal, je te jure. C'est juste que j'ai perdu le contact avec un de mes potes et c'est pas normal.

Tout en conduisant, Jack le regarda du coin de l'œil. Mehdi avait vraiment l'air inquiet. Il ne savait si à cet âge on a la notion des choses pour lesquelles on doit s'alerter et de celles ennuyeuses qui passent. Il était tout ouïe.

– C'est Fred, Frédéric Laurent en fait. Il était avec moi à l'atelier de mécanique. On se connaît depuis un bail. Il est en centre ouvert parce que ses vieux ont divorcé. Son père est en Afrique et le nouveau mec de sa mère avait plutôt la main lourde avec lui, si tu vois ce que je veux dire.

– Je vois, oui.

Tous ces gamins des centres ouverts, ils en avaient souvent vu plus qu'ils n'auraient dû. Ces établissements faisaient plus souvent office de foyer pour des soi-disant délinquants mineurs qui, en fait, étaient victimes d'abus, de coups, et autres manquements parentaux. Ils fuguèrent, se réfugiaient dans la rue, dans des bandes, participaient à un ou deux coups foireux et se retrouvaient devant le Tribunal de la jeunesse qui ordonnait un placement souvent provisoire. Ensuite, ils retournaient dans leur milieu familial ou assimilé, et tout pouvait

recommencer. Certain quittaient seuls ce cercle infernal, mais en général, ils avaient besoin d'une main secourable qui comprenne le fond du problème, rôle des éducateurs spécialisés noyés dans le nombre et la complexité des démarches administratives pour la moindre initiative. Le résultat n'était pas probant. Mehdi, lui, avait atterri en centre fermé dès ses quatorze ans. Les faits dont il s'était rendu coupable étaient relativement graves. Maintenant, il bénéficiait d'un régime de semi-liberté et avait rattrapé le coup avec son décrochage scolaire.

– Je le connais bien, il veut s'en sortir. Il rate jamais les cours et à l'atelier, il chôme pas. Après son certificat, il veut s'installer. On en parle souvent. Il veut que je vienne travailler avec lui. Tu vois, c'est pas du flan.

– C'était quand la dernière fois que tu l'as vu ?

– Deux semaines. J'ai téléphoné au centre où il crèche et ils disent qu'il a filé. Ils disent aussi que ça arrive souvent, qu'il va revenir quand il sera dans la merde, ou qu'il reviendra peut-être plus jamais.

L'adolescent avait élevé le ton en expliquant toute l'histoire. Il s'enflammait comme si la vie de son copain était en danger.

– C'est possible. Ils n'ont pas tout à fait tort. Toi, tu t'accroches, mais d'autres perdent confiance ou retombent dans leur mal. Ils retournent dans la rue.

Jack jouait l'avocat du diable, mais il connaissait trop bien le processus. Ces gosses étaient fragiles et vulnérables. Un coup de blues, une proposition alléchante, et ils claquaient tout.

– Je sais que c'est des choses qui arrivent, mais pas lui. Il en voulait, je te dis !

Jack fit la moue. Mehdi continua.

– J’vais jouer les flics, là. Fred, je le vois à l’atelier le jeudi. Il me dit qu’avec sa copine, c’est vachement sérieux. C’est une fille du centre que j’ai jamais vue, mais il en parle tout le temps. Il dit que quand il aura sa première paye, il l’emmènera sur la côte. Elle a jamais vu la mer. Je lui dis qu’elle doit être chouette, que ce serait bien que je la rencontre. Vu qu’en sorties je suis limité, tu sais bien, il m’avait promis que le vendredi, il apporterait sa photo, que j’en reviendrais pas qu’une jolie poupée comme ça, c’est ses mots, s’intéresse à un naze comme lui. Et vendredi, personne.

Si le gosse se mettait à lui mâcher le boulot, il irait bientôt pointer au chômage. Jack sourit.

– Ok flicailon, de quel centre il est, ton pote ?

Mehdi frappa son point dans le creux de sa main avec un cri de triomphe.

– Merci Jack. J’té revaudrai ça.

– Ah oui, et comment ?

Mehdi arbora un visage des plus sérieux.

– Ben, si t’as besoin d’un coup de main dans tes enquêtes, te gênes pas, je suis là.

Et il éclata de rire.

*

* *

– Nous avons des gens spécialisés pour ça.

Eddy fixa le commissaire divisionnaire Rothman sans vraiment le voir. Il était assis dans un fauteuil confortable devant le bureau de son supérieur, mais

ses pensées étaient accrochées aux pavés de la rue Blandinoise, à Tournai. Ses yeux rougis n'étaient plus que le miroir du sang qui avait coulé, de la mort qui avait frappé. Plus que tout, il s'en voulait. A quelques mètres de son équipier, il n'avait pas pu le protéger. Sur ce trottoir, allongé dans cette mare rouge, il aurait mieux valu que ce soit lui. Eddy passa la main sur son crâne dégarni.

– La cellule d'aide psychologique peut vous aider à passer le cap.

Sévère, le chef déambulait de droite à gauche sans se départir de son flegme. Il n'avait pas l'air affecté, mais Eddy savait que des cadavres, il en avait vu quelques-uns, du temps où il était sur le terrain. Des collègues, des victimes, des malfrats, que ses yeux perçants n'avaient pas pu oublier.

– Je devais veiller sur lui...

– Ce n'était pas votre rôle. Bouwens n'était plus un bleu.

– Il était si jeune encore...et puis j'étais là juste à côté, j'aurais pu...

– Qu'auriez-vous pu faire, Zuckowsky ?

Le boss se fâchait presque, une façon radicale de le secouer.

– Contre une telle puissance de feu, vous ne pouviez rien. Bouwens non plus. Les dés étaient jetés à partir du moment où il s'est trouvé dans la ligne de tir. C'est ce que vous devez avoir à l'esprit.

Eddy soupira une partie de son désarroi. Les images du gamin passaient devant ses yeux sans prévenir, et c'était encore ça le plus pénible. Ses émotions étaient en désordre. Il ne savait plus quoi penser. Sans réaction de sa part, le patron poursuivit.

– Reposez-vous un peu et passez voir ce psy, ça peut vous aider. Je suis désolé, mais il va falloir vous ressaisir rapidement...

Il allait et venait en fixant un détail qu'Eddy ne parvenait pas à déterminer. Ses cheveux gris coupés ras, son port de tête presque hautain et sa silhouette svelte et sèche faisaient songer à un légionnaire à la retraite. Le boss n'avait pourtant eu que les quartiers chauds à forte majorité centrafricaine de la capitale pour tout horizon, mais il avait le profil d'un homme du désert.

– Vous devez collaborer avec les collègues de l'arrondissement judiciaire de Tournai. Vous connaissez déjà leur spécialiste des hold-up, l'Inspecteur Principal Brooks. Tout le monde est sur le pied de guerre. Nous aussi, cela va de soi.

– Je ne sais pas si je...

Il ne se sentait pas de taille, il ne l'était pas. Le problème était que lui seul connaissait l'étendue de son incapacité. Il avait toujours si bien donné le change. Avait-il été d'une quelconque utilité pour Ivan ? Il n'aurait été d'aucun secours pour lui-même si le fusil l'avait pris pour cible.

– Vous avez le devoir de vous reprendre, Zuckowsky ! Si vous culpabilisez pour la mort de votre collègue, servez-vous de ce sentiment comme d'un moteur. Vous étiez sur place. Vous avez assimilé un certain nombre de détails sans même vous en rendre compte, et croyez-moi, je sais ce que je dis. Le temps de faire table rase et de remettre un peu d'ordre dans ce qui vous secoue pour l'instant, et il n'en sortira que du bon.

S'il le disait, tout ça devait certainement être vrai. Beaucoup de choses étaient passées devant ses yeux. Trop vite. Il pouvait peut-être se rappeler. Le soleil entrait dans le bureau par la grande fenêtre et s'étalait généreusement. Eddy aurait préféré qu'il pleuve. Ça lui aurait semblé plus de circonstance. Et puis, il se sentait comme un soir glacial, à l'intérieur de lui-même. Il était propre et sec, c'avait été une priorité de se débarrasser de tout le sang qui l'imprégnait. Pourtant, il percevait encore l'odeur, cette drôle d'humidité lui collait encore à la peau. Sa chemise crème était lourde, sa veste, raidie. Le temps de faire table rase, comme disait le boss...

– Je peux compter sur vous ?

Eddy répondit sur une impulsion, sans même réfléchir. Et à quoi, de toute façon ?

– Oui, oui, bien sûr.

Le visage satisfait de Rothman affichait l'expression de sa certitude, comme s'il n'avait jamais douté d'Eddy. Il s'assit derrière son grand bureau. Un ordre militaire y régnait. Il reprit un air solennel.

– L'enterrement sera pour jeudi. Pas avant. L'autopsie ne m'enchanté guère, mais c'est un passage obligatoire. Nous en saurons plus sur l'arme qui a tiré.

Eddy ne dit rien. Une autopsie sur un inconnu, c'était le métier. Sur un collègue, c'était dérangeant. Rien ne serait épargné à ce malheureux. Il y avait eu d'autres victimes, mais Eddy ne parvenait pas encore à leur donner une place dans son tableau. C'était trop tôt. Ivan monopolisait ses émotions et son attention. Il devait faire son deuil, comme disaient les spécialistes.

Lui, ce qu'il lui fallait, c'était un bon verre de vodka pour noyer son chagrin. Après il irait mieux. Trinquer une dernière fois à la santé d'Ivan Bouwens, ce serait lui rendre hommage. Et tenter par la même occasion d'immerger dans les mêmes fonds, ses remords, son besoin de fuir loin, son envie de lâcher ses larmes et ses incertitudes. Il se leva.

– Vous allez surmonter, Zukowsky. D'autres que vous sont passés par là.

Il le regarda de ses yeux tristes. Les vapeurs salvatrices l'attendaient. Il sortit.

*

* *

– Dis donc, fils, tu manges pour quatre. Qu'est-ce qu'ils te donnent au centre ? Des lentilles et du pain ?

Mehdi finissait sa deuxième assiette de pâtes à la carbonara et hésitait visiblement sur le fond de plat dont ni Jack, ni elle ne voulait.

– Fais pas tant de manières lui dit-elle en tendant le plat. Un sourire satisfait illumina son visage. Il avait passé le repas à relater sa semaine et à taquiner les deux gamines que Léonora avait déjà du mal de faire tenir en place. Elle appréciait le jeune homme que Jack avait un jour ramené à la maison. La veuve et l'orphelin, c'était son truc, à Jack. Il ne pouvait pas passer à côté d'un chien affamé sans lui donner sa propre pitance. Mais il savait juger les gens et avait vu en Mehdi des qualités qui le mèneraient loin, avec un petit coup de pouce et un environnement propice. Léonora aussi avait vu un gamin prometteur dans ce délinquant juvénile. La petite Vic commença à

s'agiter dans sa chaise haute. Après avoir donné trois enfants à un braqueur de banque, porter la descendance d'un flic aurait pu paraître pour le moins original à un observateur extérieur, mais pas à Léonora. Barbouillée jusqu'aux oreilles, l'enfant tendait ses mains potelées vers son papa. A treize mois, elle était magnifique. Ses cheveux frisés poussaient en boule sur sa tête ronde. Leur noirceur, mélangée à un teint basané et à des yeux foncés lui donnait une saveur exotique. Léonora y avait contribué par sa moitié libanaise. La petite avait la stature de son père et son sourire ravageur. Pauline aussi tenait de son père, mais elle avait une superbe chevelure blonde qui dégringolait le long de son dos, héritage de sa mère, première femme de Jack. A huit ans, elle ressemblait à un ange, mais ses yeux bleu acier trahissaient la même volonté que celle qui avait sorti Jack de tous les mauvais pas. Léo et elle s'entendaient à merveille et le fait qu'elles soient toutes les deux diabétiques insulino-dépendantes y était pour quelque chose. La gamine n'était pas seule avec sa différence.

– Elle ne veut que toi. Quand on plaît aux femmes, il y a un prix à payer. Allez, Don Juan, le bain de Mademoiselle est avancé. Il ne manque plus qu'une main ferme pour savonner.

Jack esquissa une grimace qui surprit l'enfant. La seconde suivante, elle partit dans un éclat de rire adorable. Le colosse souleva Vic et la hissa sur ses épaules. En mimant le trot du cheval, il attaqua l'escalier.

– Elle est trop mignonne, j'en veux une comme ça plus tard, dit Mehdi.

– C’est le genre de bienfait qui se mérite. Qui te dit que tu peux espérer un joli bout de chou comme celui là ? plaisanta Léo.

– Et moi aussi je suis un joli bout de chou, Léo ?

– Evidemment, ma chérie. Toi tu es le chef des bouts de chou.

Rassurée, Pauline sortit de table pour rejoindre son père dans la salle de bains et attendre son tour. Léo commença à débarrasser. Mehdi l’imita.

– Et toi, qu’est-ce que tu as fait pour la mériter ?

Léo afficha un sourire triste. Chaque flash-back était difficile. Pourtant elle savait ne rien pouvoir oublier. Certains épisodes étaient juste sombres, d’autres carrément inavouables et très pénibles. Dans ce lourd passé, il y avait quand même matière à racheter ses fautes. Ce rachat, c’était ce qui lui avait donné droit à ce cadeau du ciel, à cette enfant.

– J’ai muselé un dragon, entre autres faits d’arme. Qu’est-ce que tu dis de ça ?

Mehdi souffla de dépit.

– Te moque pas de moi. Je sais que t’as eu une vie mouvementée. Jack m’a dit que tu venais du Liban. Avec l’âge que t’as et d’après l’année où t’es arrivée ici...

– Comment sais-tu en quelle année je suis arrivée en Belgique ? s’étonna-t-elle.

– J’ai tiré les vers du nez de Jack, ni vu, ni connu.

Il lui adressa un clin d’œil.

– Ben, avec deux, trois recherches dans les livres d’histoire, j’ai déduit que t’as dû connaître la guerre du Liban, pas vrai ?

Elle fixa l'adolescent, surprise des déductions auxquelles il était parvenu seul. Il était loin d'être bête et une mauvaise éducation n'avait pas eu raison de ses facultés.

– C'est possible. Et tu es arrivé à d'autres déductions du même acabit ?

– Faut qu'on négocie, là ! Je te fais partager mes trouvailles sur toi et tu combles les blancs. C'est honnête, non ?

Parce qu'en plus, ce sale gosse avait tout un dossier sur elle. Avait-il vraiment besoin de se faire quasi adopter par un super flic. Amusée plus qu'inquiète de ce qu'il avait déniché, elle secoua négativement la tête.

– Bon, j'ajoute un mois de plonge.

– Deux et tu commences aujourd'hui.

Il empoigna la pile d'assiettes, victorieux.

– T'es dure en affaire.

– Jack me l'a déjà dit. Bon, qu'est-ce que t'as ?

Elle s'assit et alluma une cigarette en le regardant prendre l'éponge.

– Comme je disais, t'as dû être au Liban pendant la guerre, plus précisément pendant les années les plus meurtrières, de septante-cinq à quatre-vingt-deux par exemple. De plus, t'as pas l'air d'une bonne femme comme les autres... poursuivit-il avec le sérieux d'un documentaliste fier de ses recherches.

– Je te remercie.

– Te vexe pas, c'est une image. Je veux dire que tu portes jamais une jupe, t'as que des godasses de mec dans ton étagère, tu fonces sur une moto comme si Randy Mamola était de retour sur les circuits... Tu

connais Randy, n'est-ce pas ?... au stand de tir le dimanche matin, ils sont tous pâles de jalousie quand tu fais un carton, t'as un physique à tomber par terre...je peux dire ça, hein ?... pourtant, j'en connais pas un qui oserait t'approcher sans ta permission.

Léo se mit à rire. Le gosse était impayable. Il fallait absolument qu'il garde cette franchise de parole, ça lui allait bien. Il délaissa ce qui l'occupait.

– T'y étais. T'as combattu là-bas, je parie. J'ai lu que dans la partie chrétienne de Beyrouth, les femmes aussi se battaient.

Elle ne répondit pas. Cette tranche de vie était la plus sale qu'elle ait vécue. Beaucoup d'hommes étaient tombés devant les barricades de gravats, beaucoup qui lui devaient leur trépas. Elle n'avait que treize ans quand elle avait suivi son père, et tout appris de ce chef de la milice et soldat émérite. Elle était la meilleure dans ce qu'elle faisait. Quand elle était revenue en Belgique, la patrie de sa mère, elle n'avait plus grand-chose d'humain. Nouria Gemahoud, c'était le nom que son père lui avait donné. Ici, elle avait repris celui par lequel sa mère l'avait baptisée, Léonora Franck. Elle avait officiellement rendu les armes à dix-huit ans mais n'avait en fait jamais cessé d'être un tueur instinctif, dangereux et incontrôlable. Ce prédateur, c'était Nour, mis en sommeil avec l'aide de Jack, mais toujours présent au fond d'elle... Nour, c'est comme ça que l'appelait son père, faisant d'elle un homme dans un monde d'hommes. Mehdi ne pouvait pas savoir ça. Il aurait pris peur s'il avait su. Cette période de son histoire dévoilée avec la fraîcheur d'un détective en herbe n'avait aucun accent dramatique.

Les mêmes guérissaient tous les maux, ou du moins, les atténuaient.

– J’ai raison ? Vas-y, dis-le que j’ai raison !

Il trépignait comme un enfant.

– Ok, t’as tout bon. J’ai vécu à Beyrouth et à Merjayoun, chez ma grand-mère, toute mon enfance.

– Je le savais. Tu me raconteras les combats ? Ça a dû être terrible.

– Mieux vaut éviter de remuer la boue. C’était pas joli-joli, tu sais. C’était pas une guerre propre ; d’ailleurs, ça n’existe pas une guerre propre. Certaines sont juste plus sales que d’autres. J’étais qu’une gosse.

Mehdi ne semblait pas désolé d’avoir réveillé des souvenirs difficiles, juste captivé par ce qu’elle disait. Il avait soif de tout savoir, c’était comme un jeu pour lui.

– Jack le sait ?

– Tu parles du super flic, là ?

– Qui parle de moi ? tonitrua la grosse voix dans l’escalier. Léo sourit en voyant l’air soudain embarrassé de Mehdi.

– Tu n’es plus le seul Sherlock du coin. La concurrence est sévère. T’arrête pas, gamin, ça m’intéresse. Qu’est-ce que t’as découvert d’autre sur mon compte ?

Jack s’assit, amusé. Mehdi ne se démonta pas pour autant. Voulait-il vraiment démontrer ses talents d’observation ou se donner en spectacle ?

– Je continue, alors. Comme je ne vous entends jamais parler de tes parents et que les filles vont juste chez la mère de Jack, je pense que tu n’as plus de famille.

Un silence.

– Et puis, y a un truc trop fun que j’ai découvert. Mais là si je suis à côté de la plaque, vous allez vous payer ma tête.

Il ménagea l’assistance. Si le gosse avait déniché des informations sur sa vie avant Jack, il lui faudrait édulcorer les faits. Mais non, il ne savait pas.

– L’air de rien, en discutant avec Jack, je lui ai soutiré des détails sur votre rencontre et sur son accident, tu sais celui qui l’a laissé dans le coma. J’ai potassé les archives des journaux à la bibliothèque, on peut y aller parfois. Le braquage de la banque qui a eu lieu quatre jours avant qu’un dingue lui colle trois pruneaux...il était sur l’affaire, pas vrai ?

– Dans deux minutes, ce petit con nous demande du fric pour fermer sa gueule, murmura Léo. Jack ouvrit de grands yeux surpris.

– Pauline m’a un peu aidé aussi. Elle a trouvé ton carnet de mariage...ton premier mari, Victor Soriano. Je lui ai dit de remettre ça en place tout de suite, que c’était mal de fouiller les tiroirs de maman... Parole de scout ! jura-t-il en levant la main en signe de bonne foi. Jack se dressa, menaçant, sans parvenir à effacer ce maudit sourire.

– Viens là que je t’arrache la tête.

Mehdi fit le tour de la table en riant.

– Laisse-le finir. Je suis très intéressée par ce qu’il a trouvé. Il a peut-être un avenir chez les poulets, ce petit.

– C’est pas compliqué, j’ai tapé le nom de ton mari sur internet. T’imagine même pas ce qui est sorti !

– Je crois que si.

– Il s’est fait arrêté pour braquage en 1995 et s’est fait descendre trois ans plus tard. J’ai trouvé un paquet d’articles sur son procès et sur sa mort. J’adore internet.

– Et où ça te mène toutes ces investigations à la Jack Fauconnier ?

La cuisine faisait office de théâtre du jeu de la vérité. La lumière des néons allait, dans un instant, illuminer les talents cachés du gosse ou sa bêtise. La vaisselle était au point mort. Avec un aplomb incroyable, il affronta son regard profondément noir. Il fallait vraiment qu’il se considère de la famille pour ne pas craindre ces yeux-là.

– Ma théorie, c’est que si ton mari était braqueur de banques, toi aussi. Après la guerre, c’était le genre de délire pour toi. Je pense que ce fameux braquage sur lequel Jack enquêtait, c’est toi qui étais là-dessous, et qu’il a découvert le pot aux roses. Je pense que ce pauvre clown qui a sauté avec les billets et la bicoque, celui qui a essayé de trucider Jack, il n’était pour rien dans le braquage de la banque. Je pense que Jack a tout découvert et qu’il a pas pu te mettre en prison, vu qu’il était dingue de toi. Au lieu de ça, il t’a fait une jolie Victoire et il a embrouillé tout le monde*.

Silence.

– Vas-y, Jack. Arrache-lui la tête, lâcha Léonora après quelques secondes de battement. Jack posa ses deux grosses mains sur les épaules de Mehdi. Il était fait.

* Voir Rancune, édition Edilivre 2008

– Bon, c’est complètement dingue, je sais. J’ai peut-être un tout petit peu exagéré. Mais t’avouera que ça tient debout.

– Tu te crois dans un film ? Et même si tu tenais un soupçon de vérité, tu ne crois pas que d’autres flics seraient arrivés à ces folles déductions avant toi ? En somme, tu te crois plus balaise que les vrais enquêteurs.

Le gamin baissa la tête, ses joues rosirent.

– N’empêche, je suis certain de tenir quelque chose, murmura-t-il.

– Et têtu, avec ça, enchaîna Jack en lui balançant une claque amicale sur la tête.

– Tout ce que tu as gagné avec tes suppositions, c’est deux mois de plonge. Dorénavant, évite de mettre ton nez partout, tu seras moins ridicule.

Léo sortit dans le jardin, suivie de Jack. Il referma la porte-fenêtre derrière lui. Le flic entoura sa femme de ses bras puissants et enfouit son visage dans sa chevelure dense. Il adorait faire ça. Ses cheveux démesurément longs avaient l’épaisseur et le soyeux de l’Orient. Ils avaient une teinte tigrée. Les multiples mèches différemment colorées se livraient bataille dans un désordre sauvage.

– Tu ne pouvais pas en trouver un légèrement plus demeuré ? Je veux bien parier ta paye de flic que Mehdi est le seul gamin investi du génie policier de tous les centres réunis. Et il a fallu que tu te prennes d’intérêt filial pour celui-là, justement.

Ils se regardèrent. Il avait une bonne tête en plus qu’elle. Son visage carré montrait un caractère hors du commun. Au-dessus de son sourcil broussailleux, une cicatrice indélébile rappelait leur première

rencontre, le jour du braquage, le jour où Jack était arrivé inopinément comme elle sortait du sous-sol de la banque à bord du fourgon de transport de fonds, le jour où elle et son équipe avaient dû le prendre en otage pour fuir.

– Il ne constitue pas un danger pour nous. Il s’amuse.

– Tu seras obligé d’admettre que si tes collègues de l’époque avaient été aussi futés que lui, nous ne serions pas ensemble, ici et maintenant.

Il hocha la tête avec désinvolture.

– Je l’aime bien, ce petit. Il a quelque chose de...sensé.

– Le mot est faible. Veille à ce qu’il ne partage pas ses extravagantes découvertes. Nous ne serons jamais vraiment à l’abri. Avec ce que j’ai fait, et ce que tu as passé sous silence, nous devons nous méfier des bruits qui pourraient attirer l’attention d’un flic zélé.

Jack avait pris son visage entre ses mains et avait embrassé le fruit de son amour infini, un amour pour lequel il avait sacrifié ses convictions et jusqu’à sa propre vie. Il était revenu d’entre les morts pour elle et Léo trouvait qu’il en était resté marqué. Un voile indéchiffrable qu’elle seule percevait, couvrait son regard depuis ce jour. Ses lèvres chaudes mangèrent les siennes et ce qu’elle éprouva à cet instant confirma que cette histoire pour laquelle elle avait changé de vie valait vraiment la peine. Les braquages, qui avaient rempli son existence depuis son retour du Liban, avec son mari d’abord, ensuite avec ses gosses devenus adultes, Alena, Killian et Frederica, faits du même bois que leur père, c’était bien fini. Si la vie lui en laissait l’opportunité, profiter de cette tranche-ci

lui plairait. Seulement, personne ne savait ce qu'elle avait vraiment derrière la tête, ni ce qu'elle réservait. On ne pouvait que la vivre du mieux possible, dans ses convictions et avec courage, quitte à reprendre les armes s'il le fallait. Jack savait qu'elle était toujours prête. Il tentait chaque nuit d'atténuer les cauchemars qui lui jetaient au visage la mort qu'elle avait semée, comme pour qu'elle n'oublie jamais ce qu'elle avait fait, ni ce qu'elle savait faire. Il lui parlait tendrement, la prenait dans ses bras pendant que les larmes couvraient son visage, et qu'elle hurlait ses souffrances. Il la ramenait de là-bas pour que les nuits suivantes elle y retourne, sans relâche. Dans ses cauchemars, elle était Nour, le fils que son père n'avait jamais eu, un enfant de la guerre, un enfant assassin.

– Je ne les laisserais jamais faire. Je vous protégerais, toi et les filles, jusqu'à mon dernier souffle, lui jura-t-il sur un ton impérieux. Là où une épouse aimante aurait répondu qu'elle n'en douterait sous aucun prétexte et qu'elle s'en remettait à ces paroles déterminées, Léo se démarquait. Le gamin n'avait-il pas dit qu'elle n'était pas comme les autres ?

– Et si tu faiblis...

Son regard tellement expressif s'était obscurci un peu plus.

– Je ne donne pas cher de celui qui se mettra en travers de ma route...

*

* *

– Nous étions tous sur place. Nous avons tous vu des détails qui peuvent faire avancer les recherches. Il faut nous concentrer et mettre tout ça en commun. Je suis certain qu’il peut en sortir tout un tas d’indices.

Lennie Brooks semblait animé du feu sacré alors qu’Eddy n’y croyait déjà plus. Dans la salle de réunion du centre des forces d’intervention de Tournai, les témoins du carnage de vendredi se regardaient sans conviction. Autour d’une table chargée d’un ordinateur portable, d’une bouteille d’eau et de quelques verres, se tenaient Luc Richard, venu le matin même, Robert Samen, qui était aux côtés de Lennie lors du braquage, et lui-même.

– Je sais que ce n’est pas facile pour vous. Nous avons aussi un collègue à l’hôpital, il est gravement atteint. Il y a le passant abattu dans la rue en plus des deux otages dans la banque pour nous empêcher de baisser les bras.

Lennie avait de la verve. Il militait. Les cheveux en broussaille, la barbe naissante, le soixante-huitard dans l’âme défendait une cause difficile. Il n’avait pourtant pas l’âge d’avoir dépavé les avenues de Paris pour s’en prendre aux CRS, mais le cœur y était. Eddy lui donnait la quarantaine, peut-être un peu plus. Il avait roulé sa bosse en tout cas. Les hommes restés sur le carreau avaient entamé le moral des troupes, mais pas le sien. Il l’avait revancharde. Un certain Manille restait dans un état critique à la clinique Notre Dame. Une balle du même calibre que celle qui avait mortellement ouvert la gorge d’Ivan lui avait endommagé la rate. Pour l’infortuné passant qu’Eddy avait vu affalé sur le trottoir, pas de sursis. Des six clients, des deux gardiens et des quatre membres du personnel, deux n’avaient pas survécu à leurs

blessures. Un gardien, abattu dès le début de l'attaque, n'avait eu aucune chance de fuir. Un guichetier, trop lent, trop persuadé que les vitrages spéciaux tiendraient bon, trop sûr de lui, avait payé le prix fort.

– Les experts ont découvert ce qui est venu à bout de la vitre censée protéger le personnel de la banque ? demanda Eddy après avoir inspiré profondément. Il devait tenter de prendre son courage à deux mains, ou de faire illusion si la pression occasionnée par la mort trop récente d'Ivan n'était pas vivable.

– Ils l'ont percée en tirant, répondit Brooks nonchalamment.

– Ce sont des vitres pare-balles ! On ne les perce pas comme ça, s'exclama Eddy.

– Effectivement, elles sont pare-balles, mais dans une certaine mesure. Nous n'avons pas vu tout de suite ce qui avait fait le trou parce que les tireurs se tenaient hors du champ de la caméra. Un homme a balancé plusieurs rafales dans un endroit précis de la vitre.

– Quel endroit ?

– N'importe lequel, pourvu que tous ses pruneaux arrivent dans une surface pas plus grande que ça.

Lennie enroula ses doigts en un disque de deux centimètres de diamètre.

– Techniquement, les vitres pare-balles sont conçues pour résister à plus ou moins trois tirs logés dans un même point. Nous sommes en présence d'un fusil d'assaut, il devrait s'agir d'un M16, qui vide son chargeur de trente cartouches à une vitesse de huit ou neuf cents coups à la minute. Si le tireur ne bouge pas trop, en moins de dix secondes, il a percé le blindage.

– Et le pauvre type qui se trouvait de l'autre côté.

– C'est de la folie...et ils ont pris beaucoup ? interrogea Eddy que ce genre de détail n'avait pas encore effleuré. Tout doucement, le flic reprenait le dessus.

– La banque recevait vendredi un transfert important. Ils le savaient. Le hic, c'est que ledit transfert a été retardé. A l'heure de l'attaque, le fourgon était en chemin. Ils n'ont eu que le contenu des caisses à se mettre sous la dent, mais ils visaient la livraison, sans aucun doute. On peut creuser de ce côté, c'est un début. Le nombre de personnes au parfum pour ce transfert ne doit pas être énorme.

– La voiture n'est pas commune non plus. Depuis vendredi, on épluche les immatriculations de Dodges, et des gars visitent les propriétaires. La marque est moins répandue que Citroën ou Peugeot, mais avec les Américains attachés à l'OTAN qui résident en Belgique, il y a quand même du pain sur la planche, commença Robert. Le grand type avait un profil pataud mais Eddy savait qu'il avait obtenu une licence en criminologie. Il n'en faisait pas montre et parlait plus volontiers de ses cinq filles que de ses talents. Le poil grisonnant, les rides marquées, le costard élimé, le flic devait, à coup sûr, passer ses soirées libres en compagnie de l'inspecteur Columbo. Il ne lui manquait que la vieille Peugeot. Eddy avait eu, dans le passé, l'occasion de le rencontrer.

– Je dois savoir ce que vous avez vu, enchaîna Lennie en les pointant du doigt, Luc et lui.

– Vous étiez de l'autre côté de la rue. Nous avons tous eu des points de vue différents. Il me faut ce que,

ni les caméras de la banque, ni celles des carrefours proches, n'ont relevé. Il me faut le moindre détail, la moindre impression... Je veux ces types, morts ou vifs.

Il s'assit. Il avait motivé ses troupes. Eddy avait fermé les yeux un instant. Il devait se repasser la scène, faire défiler image par image les moments qui avaient précédé le drame. Il avait gardé tout ça au fond d'un tiroir qu'il devait ouvrir. Il revit le parchocs, les enfants qui couraient partout, le choc des carrosseries, les dalles de bétons qui avaient si peu amorti sa chute, et ce visage. Son arme était vide, il avait fixé cette ombre enveloppée d'une cagoule, l'ombre l'avait fixé. Il ouvrit les yeux.

– Il a souri, murmura-t-il. Les autres le regardèrent sans comprendre. Il saisit son verre d'eau pour fait passer la boule d'émotion qui obstruait sa gorge. Il avait eu peur pour lui. Pour lui et pas pour Ivan.

– Le braqueur placé à l'arrière du Dodge m'a regardé. Je venais de me jeter au sol. J'avais déchargé mon arme et mon doigt continuait d'actionner la détente, comme si je ne pouvais plus m'arrêter. J'ai vu son visage, du moins la partie qui n'était pas cachée par la cagoule. Ses yeux m'ont fixé d'une façon bizarre. On aurait dit deux gouffres sans aucune émotion...

Il fit une pause, persuadé qu'on le prenait déjà pour un fou.

– Continue Zuckowsky. Explique-toi.

– Ce que je veux dire c'est que des types qui flinguent à tout va éprouvent quelque chose. Même s'ils sont complètement tarés, c'est leur regard qui nous le dit. Celui-ci ne disait rien... un peu comme

s'il n'était pas là. Oui, c'est ça... comme s'il était ailleurs. Je sais que ça paraît dingue.

– Pas d'excitation, de signes de nervosité, ou de peur...

– Non, rien de tout ça. C'est maintenant que ce détail me frappe. Aucun des braqueurs n'a manifesté de signe de nervosité quand la voiture est passée devant moi. Pourtant, c'était le moment précis où ils risquaient de se faire canarder, et aucun n'a baissé la tête, ni ne s'est détourné. Ils ont arrosé la rue, et puis plus rien, comme s'ils attendaient qu'on leur dise de rentrer les armes dans le véhicule et de boucler leur ceinture.

Un silence pesa sur la déclaration d'Eddy, mais personne n'émit un doute sur ses dires.

– C'est étrange...poursuivit Robert, absorbé par ses pensées.

– Il y a aussi l'école, enchaîna Lennie, pour sortir du vide embarrassant. Les regards se tournèrent vers lui.

– Le braquage, juste à l'heure où sortent les gosses... Je ne crois pas au hasard.

– Sans oublier la fausse alerte à la bombe de la gare, qui nous a laissés sans effectifs. Nous pouvons raisonnablement affirmer..., commença Robert.

– ... que nous sommes dans la merde jusqu'au cou, termina Lennie.

– Je peux dire au Commissaire Divisionnaire qu'il doit d'ores et déjà recruter. Il faudra des renforts, et les plus pointus. Notre bande de braqueurs, c'est du lourd, peut-être trop pour nous d'ailleurs, mais je ne me vois pas vaincu. Avec des moyens et des hommes,

on peut leur faire peur, déclara Brooks. Robert opina sans hésiter.

– Qu'en pense-tu Zuckowsky ? Tu continues avec nous ? Ton boss est d'accord pour muter quelques effectifs. Vous ne serez pas de trop.

Eddy revoyait Ivan agonisant dans ses bras. Il le lui devait. Il ne pouvait pas toujours faire machine arrière. Et puis, des éléments compétents, il savait où en trouver. Luc lui adressa un signe de tête engageant.

– Je pense que dans cette pièce, nous avons tous des comptes à régler avec ces gaillards.

*

* *

– Le dimanche soir, c'est l'angoisse, lâcha Mehdi en jetant rageusement son sac dans le coffre du break de Jack. Il devait retourner au centre, sans quoi, le juge de la jeunesse qui lui laissait maintenant certaines libertés, risquait de ne plus voir ça d'un si bon œil. Jack devait rester ferme. Il avait bien tenté d'en toucher un mot au magistrat, mais ce dernier n'était pas décidé à réexaminer son dossier avant l'année prochaine. Les faits qui avaient donné lieu à l'enfermement du gamin sortaient légèrement du cadre des vols à l'étalage. Un tel déferlement de violence pour un gosse de quatorze ans, à l'époque, donnait à réfléchir, ce que faisait apparemment le juge. Il avait presque tué un type en peu plus âgé que lui et bien amoché un autre, ce qui avait mis fin à la clémence du service de protection de la jeunesse, qui ne savait déjà plus où mettre son dossier volumineux.

– Nous en avons déjà discuté, Mehdi. Quand le vin est tiré...

– Tu me fatigues avec tes belles phrases. Moi, c'est d'air dont j'ai besoin, pas de vin.

Le gamin frappa le capot de la voiture du plat de la main. La colère qui parfois exsudait de ce délinquant rebelle était justifiée mais Jack le croyait capable de prendre sur lui et de filer droit. Il payait pour sa vie passée tout en préparant sa vie future. Il en voulait à des tas de gens, mais surtout à lui. C'était beaucoup pour un seul homme.

– Sois patient. Tu n'es pas encore prêt. Quand tu seras parvenu à contrôler cette rage, tu pourras te prendre en mains, pas avant.

Jack jouait les grands moralisateurs, un rôle qu'il prenait parfois trop à cœur. Mehdi fixa ses baskets comme s'il avait quelques bonnes paroles à leur servir.

– Et toi, Jack, t'as jamais explosé ? Tu t'es jamais laissé emporter trop loin, pour regretter ton geste après ? Ce que j'ai fait, ça pouvait arriver à tout le monde !

Jack fit le tour du break et toisa le gaillard. S'il perdait courage, tout tombait à l'eau.

– Je suis flic. Je porte une arme. Tu crois vraiment que je peux laisser libre cours à mes émotions et descendre tous les salopards de la terre. Tu crois réellement que je peux faire ça ?

Mehdi ne soutint pas son regard dur. Il souffla en semblant admettre la logique de Jack. Il était vrai que s'il avait dû faire la peau à chaque racaille qui avait croisé sa route, la densité de population du patelin aurait subi une chute vertigineuse.